

SE DÉCHAUSSER

On ôte ses chaussures en Inde pour entrer dans les lieux sacrés, tous les lieux sacrés: temple hindou ou jaïn, gurdwara sikh, mosquée. Toute chaussure est suspecte d'être en cuir animal, soit de vache soit de porc, et donc interdite, soit aux hindous qui adorent les vaches, soit aux musulmans qui abhorrent le porc. Mais comme on va pieds nus chez soi commodément et que le sacré s'étend à l'Inde entière, l'interdit de la chaussure touche aussi les églises chrétiennes et les rares synagogues, édifices que ni porc ni vache ne peuvent contaminer. L'exigence de pureté, venue du brahmanisme, s'en prend d'abord au cuir; ainsi de toute ceinture, même celle en plastique, car on ne sait jamais. Alors les chaussures, vous pensez !

Les Indiens sortent de leurs sandales avec la nonchalance élégante de l'habitude, tandis que les étrangers peinent à défaire leurs lacets de baskets, on voit comme ils sont prisonniers de ces maisons pour pieds. Dans les temples bouddhistes, outre le déchaussement, les moines se mettent aux mains des patins de feutre, pour amortir la chute de leurs prosternations sur le parfait parquet, toujours impeccable. Nous autres d'Occident, nous avons parfois porté des patins de feutre pour épargner le parquet, mais aux pieds, pas aux mains. Pour nos pieds maladroits, trop chaussés et peu libres, le souci touristique inventa une sorte de chemise dans laquelle on enferme le pied en resserrant le col; c'est fort laid. Pour visiter le Taj Mahal, pieds nus ou en chemise; chaussettes tolérées. Mais pour pénétrer dans une gurdwara sikh, pas d'échappatoire: pieds nus trempés dans l'eau, on traverse un fleuve miniature.

Pourtant, la sandale est un objet mythique et vénéré. Dans le Ramayana, après que le prince Ram soit parti en exil au lieu de monter sur le trône auquel il a droit, l'un de ses frères, devenu roi à sa place, y dépose les sandales de l'exilé; jusqu'au retour triomphal du prince Ram, il ne prendra aucune décision sans l'assentiment des sandales. A Bénarès, dans un étroit couloir de Tulsi Ghât, au bord du Gange, on honore chaque soir les sandales de Tulsi Das, qui transcrivit le Ramayana sous le règne d'Akbar le Grand; le temple est minuscule, un auvent le protège; et devant les sandales, quand le soleil se couche, un célébrant fait tourner le cercle des lampes allumées au son d'un grand tambour et d'une conche sacrée. Le Mahatma Gandhi portait des sandales de bois, aussi célèbres que ses lunettes cerclées de fer et la montre à gousset qui ne le quittait jamais.

On ne peut pas danser en sandales de bois. Et pourtant ! Les chaussons pour ballets classiques cachent sous le satin du plâtre, bien dur, pour danser sur les pointes. Aucune des cinq grandes danses classiques de l'Inde ne se dansera chaussé: avec ses pieds, le danseur, la danseuse établit un contact entre ciel et terre. Le pied n'est pas complètement nu: la plante est peinte en rouge- c'est une forme de vêtement. Le ballet classique avec pointes est souvent un sujet d'étonnement pour le spectateur indien: pourquoi fuir le contact du pied avec le sol ? Pourquoi se hisser sur le haut des orteils, et comment ? Et celles des danseuses françaises qui sont passées de l'une à l'autre danse, de la pointe au pied nu, plante peinte en rouge vif, connaissent l'étrangeté de la transformation. Comme Pina Bausch, qui fit danser ses artistes sur la terre meuble dans sa version du Sacre du Printemps, et leur remit des chaussures à talons sous de longues robes glissantes et satinées.

Catherine Clement